

cer aux plaisirs, aux jouissances qu'une grande fortune peut procurer.

L'aveu est d'une effrayante naïveté. Examinons maintenant si ce nouveau mariage m'assurera la grande fortune que je convoite :

Ici se pose le côté matériel de la question.

Mon premier mariage a été un mariage de convenance ; mon second mariage sera-t-il un mariage d'argent ?

Mme Jefferson a-t-elle hérité de la totalité ou d'une partie des biens de son mari ? N'a-t-elle hérité de rien, sinon de quelques débris de son ancienne opulence ?

Ces renseignements sur le chiffre exact de cette fortune, comment les obtenir d'ici à demain ?

Oui, il faut que demain je me présente chez Césarine avec une résolution arrêtée ; elle m'a dit : « Fernand, je suis veuve, nous sommes libres tous deux. » Je passerais à ses yeux pour le dernier des hommes si, avant de prendre un parti décisif, je m'enquerais auprès d'elle de ce qu'elle possède ; de cette bassesse je me sens d'ailleurs incapable.

Mais enfin, je suppose que Césarine soit riche, colossalement riche... c'est pour son argent que je l'épouse, et cet argent est le fruit des fraudes et de l'usure auxquelles M. Jefferson a dû se livrer.

Au fond, cette dernière objection me touche peu ; la veuve de cet homme est légalement héritière de ses biens ; elle n'est pas responsable de leur origine, à plus forte raison suis-je à l'abri de cette responsabilité. Certes, je préférerais que ces biens eussent une source plus légitime, mais ceci n'est qu'un détail accessoire.

Ainsi, répétons le crûment, sans périphrase : *J'épouse Mme Jefferson pour son argent !*

Cependant, avant de savoir si elle était veuve, j'ai senti mon amour pour elle renaître plus ardent que par le passé !

C'est vrai ; mais allons encore une fois, et résolument, au fond des choses ; si aujourd'hui j'avais la conviction que Césarine est pauvre comme elle l'était lors de la mort d'Hyacinthe, est-ce que, malgré mon amour pour elle, je l'épouserais ?

Non, non, oh ! mille fois non !

Ainsi, c'est un mariage d'intérêt, un mariage d'argent que je poursuis.

Pourquoi non ? où est le mal ? où en est la bassesse ? Ne voit-on pas chaque jour dans le monde de pareils mariages ?

Ne voit-on pas de belles jeunes filles épou-

ser par intérêt de vieux libertins cacochymes ? Ne voit-on pas des jeunes gens épouser par intérêt de vieilles femmes ridicules ? Ces mariages, infiniment plus choquants que ne serait le mien, puisque Césarine est belle à éblouir, puisque je l'aime et que nous sommes à peu près du même âge ; ces mariages soulèvent-ils la réprobation ? moins que cela... la mésestime ? moins encore... l'étonnement du monde ? aucunement ! Ils sont parfaitement et honorablement acceptés des gens les plus rigoristes.

Mais dans la vie intime ? L'homme qui, tranchons le mot, s'est vendu à une femme, peut-il conserver sa dignité ? ne tombe-t-il pas forcément dans une sorte de dépendance honteuse, presque servile, puisque sa femme tient, comme on dit, les cordons de la bourse ?

D'abord l'homme véritablement digne sait toujours faire respecter sa dignité ; puis, soit qu'il apporte peu, rien ou beaucoup en mariage, l'homme est légalement constitué le chef et le dispensateur des biens de la communauté ; lui seul tient donc les cordons de la bourse.

Eh ! mon Dieu, je le sais ! Si j'épouse Mme Jefferson et que sa fortune soit énorme, j'éprouverai de temps à autre de secrètes humiliations en songeant qu'elle fournit à mon faste ; j'éprouverai même quelques remords en songeant que, bien qu'adorablement belle, je ne l'aurais pas épousée si elle eût été pauvre. Mais ce sont là des inconvénients inséparables de ma position, inconvénients de peu de portée, si je ne les compare au sort qui m'attend, dans le cas où je ne contracterais point ce riche mariage (en tant qu'il soit riche) ; ma ruine complète est imminente ; encore deux ou trois années de luxe, et il me faudra opter entre la misère ou le suicide. En face de ces deux extrémités, mon choix n'est pas douteux. C'est donc la mort... la mort... et je serai encore jeune, plein de désirs, de passions et de soif de jouissances !

Je ne m'abuse plus, je ne peux plus m'abuser sur moi-même.

Certes, aujourd'hui j'ai délicieusement joui de cette modeste soirée intime chez Mme Raymond ; le *Nain jaune* à un sou m'a fort divertit, de même qu'en Suisse, durant mon voyage avec Mme de Mèligny et nos amis, je trouvais charmant d'aller boire du lait dans un chalet suisse ; mais je ne me sens point fait pour vivre de laitage et habiter une chaumière ; non ! Et lorsqu'en sortant de chez la mère de Jean, j'ai vu les filles et la femme de l'honnête négociant

reprendre leurs socques, leurs manteaux de tartan, placer soigneusement leurs mouchoirs de poche sur leurs chapeaux, pour les préserver de l'averse imminente, et les jeunes gens se munir de parapluies, afin de s'épargner la dépense d'une course de fiacre, cela m'a paru pitoyable, et jamais je n'ai mieux senti le prix de ma voiture élégante et moelleuse, qui m'a rapidement emporté, tandis que le négociant et sa famille pa-tageaient dans la boue de la rue Saint-Martin, quoique la fortune de cet industriel soit certainement aussi solide que la mienne est précaire.

Ces pensées sont, je le sens, puérides, mauvaises ; mais je ne peux faire que je ne sois point ce que je suis ; *le pli est pris*, comme me le disait ce matin Jean Raymond.

Non, je ne veux pas déchoir, je veux avoir grande vie, grand train, grande chère ! et cela m'est possible si Mme Jefferson est riche.

Et, en ce cas, quelle heureuse étoile que la mienne ! toucher à la ruine... et me relever plus fastueux, plus brillant que jamais en épousant, non pas une vieille femme ridicule et laide... mais l'une des plus jolies femmes de Paris.

Franchement, qui pourrait à ma place hésiter ?

Quelle excellente maison j'aurais ! quels beaux attelages ! quel grand luxe ! que d'envieux je ferais !... Car le bruit de ma ruine a sourdement couru... il court encore sans doute ; aussi avec quelle jalousie se dirait-on :

« A-t-il du bonheur, ce Duplessis ?... tout lui sourit !... voici qu'il lui tombe des nues, et tout à point, une veuve ravissante et riche à millions... »

Triple sot je serais de ne pas profiter de l'occasion ! C'est dit : j'épouse Mme Jefferson... sous bénéfice d'inventaire.

Cependant... réfléchissons encore ; la question est grave ; pas de fol entraînement.

Soit... Césarine m'aime encore ; elle est riche à millions, je l'épouse... Mais si plus tard elle me trompe ? Plus que personne je peux douter de la rigidité de ses principes, sans parler même de son mariage avec cet homme monstrueusement dépravé ! n'a-t-elle point pour moi, du vivant d'Hyacinthe, oublié ses devoirs ? pourquoi ne les oublierait-elle point pour un autre ?

Mais qui me prouve qu'elle les eût oubliés pour un autre que pour moi ?

Mais qui me prouve que son mariage avec M. Jefferson n'est pas la seule infidélité qu'elle m'ait faite ?

— N'as-t-on pas vu des passions survivre au temps, aux événements ?

Enfin, voici un fait constant : si Césarine est riche, elle n'avait pour se remarier que l'embaras du choix depuis son veuvage ! Mais, loin de là, elle a préféré attendre, venir chaque jour m'épier, afin sans doute de se renseigner par elle-même sur ma vie intime, avant de revenir à moi, voulant peut-être me mettre à l'épreuve en me demandant le sacrifice de Mme de Mèligny.

Oui, plus je réfléchis, plus il m'est démontré que j'ai été le seul homme que Mme Jefferson ait aimé jusqu'ici... le seul qu'elle doive aimer désormais.

Cependant voilà qui est bizarre :

Lorsque je cherchais des prétextes pour parjurer mon serment d'épouser la veuve du pauvre Hyacinthe, je me persuadais qu'elle avait pu ou dû me tromper dans le passé... qu'elle me trompait sans doute dans l'avenir...

Aujourd'hui je veux épouser la veuve de l'opulent banquier américain, et je finis par me persuader qu'elle m'a été, qu'elle me sera toujours fidèle !

De ces deux suppositions quelle est la vraie ?

Si Césarine m'a trompé, si elle doit surtout me tromper encore, quel enfer que ce mariage... malgré son opulence !... Misère de moi ! je sais ce que j'ai souffert lors de mes accès de jalousie contre Jean : et pourtant Albine était pure !... et je ne l'avais pas épousée par cupidité ! je ne dépendais pas d'elle... ma fortune était supérieure à la sienne... Mais me voir trompé par une femme qui aurait presque le droit de me dire : — « Taisez-vous... je paie vos dépenses !... » — Mort et furie !... je la tuerais, et son amant aussi...

Ceci vaut, je crois, la peine qu'on y pense...

Et j'y avais pensé en prévenant Mme Raymond que je pourrais avoir à m'éclairer de ses avis ; j'ai eu déjà mille preuves de sa profonde pénétration, de sa sagacité, de la sûreté de son jugement ; en outre, rarement une femme se trompe dans son appréciation d'une autre femme ; avant de me décider à ce mariage, il me sera facile d'amener Césarine à faire une visite à Mme Raymond, de nouer entre elles quelques relations, puis je dirai à la mère de Jean :

— « Je vous en conjure au nom de mon avenir, au nom de mon amitié pour votre fils, étudiez Mme Jefferson, dites-moi, en un mot, si vous me conseillez ou non de l'épouser !... Je m'étais complètement mépris sur le caractère d'Albine... De

là les malheurs de mon premier mariage ; vous la connaissiez, vous, madame, mieux que nous ne la connaissions, sa mère et moi ; c'est donc à votre pénétration que je m'adresse cette fois... puisse-t-elle m'épargner les chagrins dont j'ai souffert et dont j'ai fait souffrir si cruellement cette pauvre Albine !

J'ai une foi si profonde, si réfléchie, dans la solidité du jugement de Mme Raymond, que je suivrai, je n'en doute pas, son avis en cette occurrence.

Certes, l'éblouissante perspective d'un mariage opulent me séduit, me transporte ; mais si j'avais seulement le soupçon que Césarine dût un jour oublier ses devoirs envers moi, je préférerais cent fois rester dans la condition précaire où je suis, et aller fatalement jusqu'au bout... jusqu'à ma ruine complète... jusqu'au suicide...

Ainsi, résumons-nous ; j'aurai demain une entrevue avec Césarine.

Si j'acquiesce la conviction que sa fortune est telle que je la désire, je serai dans une excellente position pour lui demander le temps de la réflexion et amener sa rencontre avec Mme Raymond après quoi je m'éclairerai des avis de celle-ci.

S'il me reste des doutes sur la fortune de Mme Jefferson, ou si j'apprends que son mari ne lui a laissé qu'un mince héritage, je trouverai mille échappatoires pour refuser sa main, si elle me la propose.

A demain donc cette entrevue ! Quelle influence elle peut avoir sur mon avenir !... Vraiment, le cœur me bat en ce moment... Oui, le cœur me bat en écrivant ces lignes...

A demain donc... ce jour datera dans ma vie !

Des années se sont passées depuis que j'ai écrit ce journal ; mes cheveux sont à cette heure presque blancs ; je viens de transcrire ces pages contenant mes impressions ressenties la veille du jour où je devais avoir un rendez-vous décisif avec Mme Jefferson. Je ne veux pas chercher à m'excuser à mes propres yeux ; je le confesse ici : je voyais surtout dans ce mariage le moyen de m'assurer ces jouissances matérielles dont je ne pouvais plus me passer ; ce désir était honteux, j'en conviens ; cependant, ma situation acceptée, quel est celui qui n'eût pas, à ma place, pensé ainsi ?

Soit que l'on avoue comme moi la vérité, soit que l'on parvienne à s'étourdir sur elle, cette vérité existe ; les circonstances accessoires peuvent être différentes, mais ce qui est invariable, c'est le fond, c'est le *tuf* des sentiments de l'homme

pauvre ou ruiné qui, dans l'unique but de satisfaire à ses goûts dispendieux, épouse une femme riche !

Ce n'est donc point, je le répète, et à bien dire, mon histoire que je raconte ici, mais celle de tous ceux dont la position est analogue à la mienne ; en un mot, de ceux-là qui, par cupidité, sont à la veille de contracter un mariage d'argent.

Voilà, pourquoi, pensant qu'elles peuvent offrir un enseignement, j'écris ces pages, dont le seul mérite... triste mérite ! est, je l'ai dit, une sincérité absolue, si révoltante qu'elle doive paraître.

Et maintenant, je continue de transcrire mon journal interrompu la veille du jour où je devais avoir une entrevue avec Césarine.

VIII.

Novembre 1832.

Ce matin, vers midi, je suis sorti de chez moi pour me rendre chez Mme Jefferson. Elle demeurait, m'avait-elle dit, rue Plumet, n° 11. J'éprouvais une vague inquiétude, une âpre curiosité ; je faisais mille suppositions sur la signification du quartier qu'elle habitait ; quartier assez retiré où, parmi un grand nombre d'habitations modestes, l'on voyait encore quelques somptueux hôtels entourés d'immenses jardins. Je croyais trouver un indice des plus marquants à l'endroit de la position de fortune de Césarine dans le seul aspect de sa résidence, et baser ainsi mon plan de campagne faute de renseignements plus précis, que je n'avais ni le temps ni la faculté de prendre.

Mes calculs furent trompés.

Ma voiture s'arrêta devant une maison d'apparence complètement neutre ; en un mot, une maison *bourgeoise* élevée de trois étages ; plusieurs boutiques flanquaient la porte-cochère, où je frappai. Elle souvrit, et de sa voûte j'aperçus une assez grande cour plantée d'arbres ; une remise servant sans doute de magasin à l'une des boutiques, était encombrée de caisses et de ballots : *Césarine n'avait donc point de voiture !* Si puérile qu'elle semble, cette remarque me fit déjà réfléchir. Je m'adressai à une portière assez dépenaillée, et je lui demandai :

— Madame Jefferson ?

— Elle est chez elle, monsieur.

— A quel étage demeure-t-elle ?

— Au premier... la porte à gauche.

Je montai un escalier de pierre passablement propre, mais peu éclairé. J'arrivai à une porte à deux battants. Au moment où je portais la main au cordon de la sonnette, je ressentis un serrement de cœur inexprimable ; le moment me parut solennel... j'hésitais à me présenter chez Mme Jefferson. Les dehors de son habitation n'annonçaient en rien l'opulence que j'avais rêvée. J'allais me retirer, lorsque je crus entendre dans l'intérieur de l'appartement des pas approcher de la porte devant laquelle je me tenais indécis. Reculant devant la stotte honte d'être surpris debout et planté là, je sonnai brusquement. Presque aussitôt la porte me fut ouverte par une mulâtresse de quarante ans environ, d'une figure fine et expressive, vêtue avec une certaine recherche et coiffée, selon la mode des colonies, d'un madras à carreaux rouges et jaunes. Bientôt un nègre, à cheveux grisonnants, assez corpulent et vêtu de noir comme un valet de chambre, accourut du fond de l'appartement au bruit de la sonnette et vint rejoindre la mulâtresse. Le visage cuivré de celle-ci, le visage noir de l'autre me causèrent une impression singulière ; ces domestiques, venus d'Amérique et probablement laissés à Césarine par son mari, m'ont semblé... (chose absurde ! mais je consigne ici toutes mes impressions...) m'ont semblé hostiles. Les gros yeux du nègre, les regards perçants de la mulâtresse s'attachèrent à la fois et pendant un instant sur moi avec une curiosité contenues. Evidemment l'on m'attendait ; ces gens savaient ou devinaient qui j'étais, et peut-être quelle espérance m'amenait.

— Madame Jefferson est-elle chez elle ? demandai-je à ces domestiques.

— Oui, monsieur, me répondit la mulâtresse avec un accent légèrement anglais. — Puis, s'adressant au noir : — Stephen... annoncé monsieur.

Et la mulâtresse disparut en me regardant avec attention.

— Si monsieur veut bien me suivre — avait dit Stephen en s'inclinant respectueusement, je vais l'annoncer à madame.

Et il marcha devant moi.

Je suivis le domestique, et je traversai une antichambre, une salle à manger et un salon d'un aspect aussi complètement neutre que celui de l'extérieur de la maison au point de vue de mes préoccupations.

Cet appartement, d'une très grande propreté, était garni de meubles confortables, mais aussi

vulgaires que les ornements de la cheminée en bronze de pacotille ; je remarquai seulement plusieurs gravures encadrées, qui toutes retraçaient des sujets de sainteté. Ce choix m'étonna de la part de Césarine. Jusqu'alors rien dans ce logis ne révélait la richesse ; il représentait, si cela se peut dire, une modeste existence de douze à quinze mille livres de rente ; en un mot, l'aisance, et rien de plus. Au moment de m'introduire dans une pièce contiguë au salon, Stephen, s'inclinant de nouveau, me dit :

— Qui annoncerai-je à madame ?

— Monsieur Duplessis, répondis-je au valet de chambre, qui ouvrant d'ailleurs en serviteur de bonne maison les deux battants de la porte annonça à haute voix ;

— Monsieur Duplessis...

Je me trouvai en présence de Mme Jefferson. Elle dit quelques mots en anglais à Stephen : il répondit dans cette langue que j'ignorais complètement. Je fus légèrement choqué d'entendre Césarine échanger avec ce domestique des paroles que je ne comprenais pas ; mais cette impression s'effaça bientôt devant la surprise où me plongea la vue de mon portrait, placé en face d'un large divan où se tenait Césarine. Ce portrait, de grandeur naturelle, me parut fort ressemblant. Je n'avais, du vivant d'Hyacinthe, jamais voulu, par prudence, donner mon portrait à sa femme, quoiqu'elle me l'eût souvent demandé. Comment était-elle parvenue depuis cette époque à se procurer cette peinture, sans que j'eusse posé devant aucun artiste ? Cela me semblait incompréhensible.

A ce premier étonnement s'en joignit un autre. Je remarquai vis à vis de mon portrait un grand et superbe Christ d'ivoire, placé sur un fonds de velours noir, encadré de baguettes dorées ; au-dessous se trouvait un prie-dieu en bois sculpté, dont la tablette supportait plusieurs livres d'heures.

Césarine dévote !... Ma surprise croissante allait jusqu'à la stupeur. Ce n'est pas tout ; la beauté de la veuve de M. Jefferson m'apparaissait sous un jour tout nouveau ; une écharpe de l'Inde, en soie pourpre, striée de légers fils d'argent, s'enroulait coquettement autour de sa tête ; les mille boucles longues et soyeuses de ses abondants cheveux noirs encadraient son visage enchanteur, et descendaient presque jusqu'à sa ceinture ; sa robe de chambre à larges rayures blanches et pourpres, et dont les manches flottantes découvriraient ses deux bras, dessinait les contours de

sa taille accomplie ; son sein semblait à peine contenu dans son corsage entr'ouvert, et orné d'une rangée de petits boutons de filigrane d'argent. Une enivrante odalisque plongée dans quelques voluptueuse rêverie, telle fut la première comparaison qui me vint à l'esprit, en voyant Césarine à demi étendue sur son divan. A peine Stephen fut-il sorti, qu'elle boudit vers moi en s'écriant d'une voix palpitante :

— Enfin... mon Ferdinand...

Mais réfrénant soudain cet élan, elle s'arrêta au moment où, éperdu d'amour, je la serrais dans mes bras. Elle se dégagea doucement de mon étreinte, alla s'asseoir près de la cheminée sur une petite chaise basse, m'indiqua du geste un siège placé en face du sien, et me dit avec un soupir oppressé :

— Asseyez-vous là, mon ami. Causons et soyons sages... Dieu nous voit !

Ajouta-t-elle en rougissant et levant pieusement ses beaux yeux vers le Christ.

Quel changement s'était donc opéré dans l'esprit, dans les principes de Césarine ? Confondu de surprise, je gardai un moment le silence, puis l'entretien suivant commença entre nous :

CÉSARINE. — Combien de choses nous avons à nous dire, mon ami.

MOI. — C'est vrai, mais j'aurai, malgré moi, beaucoup de distractions... vous êtes si belle...

CÉSARINE. — Vrai ?... vous me trouvez encore belle ?

MOI. — Oh ! Césarine... je t'adore !

CÉSARINE. — Ferdinand, je vous en supplie... parlons raison... Tant d'événements se sont accomplis depuis notre séparation !

MOI. — Hélas ! le passé !!!

CÉSARINE. — Je vous comprends, mon ami, le souvenir du passé vous pèse... vous attriste... vous embarrasse... n'est-ce pas ? Rassurez-vous... je vais vous délivrer au plus vite de ce poids douloureux.

MOI. — Oui... bien douloureux... car j'ai été bien coupable...

CÉSARINE. — Peut-être.

MOI. — Que dites-vous ?

CÉSARINE. — Voyons, mon ami, n'exagérons rien... Après la mort de ce pauvre Hyacinthe, avez-vous refusé de m'épouser ? Non... Vous m'avez dit : « Césarine, je suis prêt à tenir ma parole en honnête homme ; mais en honnête homme, je vous l'avoue loyalement, je ne me crois pas mûr pour le mariage ; je ne me sens pas capable de répondre de votre bonheur à

venir... » Ne valait-il pas mieux, Ferdinand, maintenir ce langage d'une rude sincérité, que de contracter légèrement une union indissoluble ? que de nous exposer ainsi tous deux, plus tard, à de vains regrets ! à d'amers chagrins domestiques ?

MOI. — Mais, Césarine, vous étiez mère... et... mon devoir...

CÉSARINE. — Votre devoir était de ne pas m'abandonner... Vous m'avez offert de vous charger de notre enfant.

MOI. — Cependant, vous m'avez répondu ces paroles écrasantes : « Gardez votre argent ; vous n'entendrez jamais parler de moi... » Ah ! Césarine, je vous avais cruellement blessée !

CÉSARINE. — Oui... d'abord je vous ai maudit.

MOI. — Et ensuite ?

CÉSARINE. — Ensuite... je vous ai pardonné ! Dieu (elle me montra le Christ), ce doux Sauveur, ne nous prêche-t-il pas le pardon, la résignation ! Mon langage vous étonne, mon ami ? Vous m'avez quittée presque païenne et vous me retrouvez chrétienne. Vous saurez tout à l'heure le secret de cette heureuse conversion.

MOI. — Oui, votre langage m'étonne, mais cette surprise est pour moi délicieuse... Pauvre ange !... qu'êtes-vous devenue après notre séparation ?

CÉSARINE. — En deux mots, voici ce qui m'est arrivé : Je vous ai dit, je crois, autrefois, que j'avais une cousine au Havre ?

MOI. — Non... ou du moins je ne me rappelle pas cette circonstance.

CÉSARINE. — Ma cousine était mariée à un officier de la marine marchande. Aussitôt après notre rupture, je rassemblai le peu que m'avait laissé le pauvre Hyacinthe, et j'allai rejoindre ma cousine... je lui appris que, veuve et bientôt mère, mais ne possédant que de modiques ressources, je venais, songeant à l'avenir, lui demander conseil... Elle m'accueillit comme une sœur ; il fut convenu que je resterais chez elle durant le temps de ma grossesse... et qu'ensuite nous aviserions... Malheureusement, je vous l'ai dit, Ferdinand, mes chagrins, mes remords, notre séparation avaient profondément altéré ma santé ! Ce pauvre enfant est mort avant de naître...

Mme Jefferson fondit en larmes ; son adorable visage exprimait une douleur si vraie, que, cachant ma figure dans mes mains, je pleurai beaucoup. Au bout de quelques instants, Césarine reprit d'une voix entrecoupée :

— Pardon, Ferdinand... mais ce souvenir...

MOI. — C'est à moi de te demander pardon... pardon à genoux ; le chagrin que t'a causé notre rupture... l'a tué dans ton sein... ce malheureux enfant ! !...

CÉSARINE. — Ah ! c'est vous aussi, Ferdinand, que je regrettais en lui !... C'est vous dire quel fut mon désespoir... Ma cousine était pieuse ; elle avait, comme moi, un enfant bien-aimé ; elle mêla ses larmes aux miennes ; mais ses regrets s'exprimaient en des paroles d'une piété si tendre, si pénétrante, si doucement résignée, que ce langage, nouveau pour moi, me toucha profondément ; les idées religieuses de ma première enfance, plutôt endormies qu'éteintes, se réveillèrent peu à peu ; ma cousine, charmée de mes heureuses aspirations, me fit connaître son confesseur. Les instructions paternelles de ce vénérable ecclésiastique achevèrent de m'ouvrir les yeux ; grâce à lui, je découvris les ineffables trésors de consolation que nous donne une foi sincère ; car alors, ces douleurs, que Dieu nous envoie comme épreuve ou comme punition, loin de les maudire, si cruellement qu'on les ressent, l'on s'en glorifie presque ; la main qui nous frappe n'est-elle pas celle du Tout-Puissant, dont les vues sont impénétrables ?... Que vous dirai-je, mon ami ? je vis dans la mort de notre malheureux enfant le châtiment de ma faute ; la conscience de la justice de cette peine me rendit la résignation plus facile ; puis j'aimais à croire que Dieu, apaisé par mon repentir, par la ferveur de mes prières, vous ferait grâce de votre part dans cette expiation, mon Ferdinand ; j'éprouvais une sainte joie à souffrir ainsi, espérant que seule je souffrais. Ces pensées épuraient l'amour inaltérable auquel j'avais voué ma vie ; désormais absent, et pour toujours éloigné de moi, je pouvais sans être coupable vous aimer encore, mon ami... Ces réflexions si consolantes prirent sur moi chaque jour un nouvel empire... et hâtèrent ma guérison.

Je croyais rêver en entendant Mme Jefferson s'exprimer de la sorte. L'irrésistible sincérité de son accent, la suavité de ses paroles, ce mélange de résignation, de piété fervente et d'amour, me causaient une émotion qui allait jusqu'au respect ; puis je me demandais avec effroi quelles avaient dû être les douleurs de l'existence de cette jeune femme si pieuse, durant son mariage avec le monstre de dépravation qu'elle avait épousé... Je n'avais pas interrompu Césarine... Elle poursuivit ainsi :

— Ma santé était complètement rétablie lorsque le hasard m'offrit une ressource honorable et imprévue ; le mari de ma cousine faisait, en sa qualité de capitaine d'un vaisseau marchand, la traversée de France en Amérique ; au retour de l'un de ses voyages, il nous apprit que si je l'acceptais, il m'avait trouvé une excellente condition, celle de dame de compagnie auprès d'une de nos compatriotes, riche et âgée, qui habitait New-York ; il fallait seulement que je connusse la langue anglaise, afin de pouvoir donner des ordres aux domestiques de la maison de cette dame ; j'acceptai cette offre inespérée avec empressement ; je m'occupai pendant deux mois à apprendre l'anglais ; le mari de ma cousine parlait parfaitement cette langue, ses leçons me servirent beaucoup ; je travaillai nuit et jour ; et lorsqu'il retourna en Amérique je partis avec lui, sachant assez d'anglais pour me faire comprendre. Le capitaine me présenta à notre compatriote, Mme de Surval ; je lui plus et elle rendit ma condition aussi douce que possible ; je vivais de votre souvenir, Ferdinand... et Dieu continuait de me protéger, car mon amour était devenu aussi innocent qu'il avait jadis été coupable.

MOI. — Ange aimé ! Hélas ! une question me brûle les lèvres... et j'ose à peine vous l'adresser.

CÉSARINE. — Quelle question, Ferdinand ?

MOI. — Et votre mariage ?

CÉSARINE. — Au nombre des amis intimes de Mme de Surval se trouvait l'un des hommes les plus honorables de New-York, vieillard aimé, estimé de tous... M. Jefferson.

MOI. — Que dites-vous ?

CÉSARINE. — D'où vient, Ferdinand, votre surprise ?

MOI. — Quoi ! M. Jefferson ! aimé, estimé, vénéré de tous, lui, ce crapuleux débauché que l'infamie de ses mœurs a fait chasser par deux fois des villes où il résidait !

CÉSARINE. — Mais c'est un mensonge horrible, une calomnie exécrable ! Ah ! Ferdinand, cette offense à la mémoire du meilleur, du plus noble des hommes m'est cruelle... oh ! bien cruelle... surtout de votre part !

Et je vis des larmes couler des yeux de Mme Jefferson, dont les traits exprimèrent une indignation douloureuse ; ma stupeur se doit concevoir ; évidemment les renseignements recueillis par M. Godefroid sur le mari de Césarine étaient complètement faux, ou bien elle avait été trompée par l'hypocrisie de ce misérable.

— Césarine, lui dis-je, je vous ai involontairement affligée, pardonnez-le moi ; je vais vous expliquer en deux mots la cause de mon erreur ; tout ce qui vous touche m'intéresse. Hier, je me trouvais avec une personne qui a longtemps habité l'Amérique ; j'avais appris, il y a quelques années, votre mariage ; je m'informai (ne vous sachant pas veuve) de ce qu'était moralement M. Jefferson... Je n'ose maintenant répéter des paroles qui, tout à l'heure, vous ont si profondément blessée ; mais ajoutant foi à des rapports dont je ne pouvais mettre en doute la sincérité... je devais croire que la délicatesse de votre cœur, la juste susceptibilité de vos sentiments religieux, avaient été péniblement éprouvés par ce mariage.

CÉSARINE. — Oh ! merci, mon ami, de vos paroles ! Grâce à Dieu, vous n'êtes que l'écho involontaire d'une abominable calomnie qui me surprend encore plus qu'elle ne me révolte ! Il m'eût été trop douloureux de penser que vous ne partagiez pas mes sentiments de vénération pour l'homme de bien dont la mémoire me sera toujours chère et sacrée !

MOI. — Je ne saurais vous dire de quel poids cette assurance de votre part allège mon cœur ; j'étais toujours poursuivi par cette pensée que ce mariage avait été pour vous une source de chagrins.

CÉSARINE. — Ecoutez la suite de mon récit, Fernand ; et comme moi vous aurez horreur d'une calomnie non moins insensée qu'odieuse ! Je vous le disais tout à l'heure, le digne, l'excellent M. Jefferson, était l'un des amis intimes de Mme de Surval ; jamais vieillard n'a réuni plus de riante bonté à de plus solide et de plus aimables vertus ; il visitait souvent Mme de Surval, et passait presque toutes ses soirées en tiers avec nous ; au bout de quelques mois, cette dame, déjà fort âgée, tomba malade : j'eus le malheur de la perdre ; le lendemain de sa mort, M. Jefferson, qui jamais jusqu'alors ne m'avait laissé supposer qu'il s'occupât de moi, me dit simplement, noblement, ceci :

« Madame, j'ai pu depuis longtemps vous apprécier ; notre vieille amie n'existe plus ; je me regarderais comme le plus heureux des hommes si je pouvais passer près de vous le peu de jours qui me restent à vivre... Mais, de grâce, madame, ne vous méprenez pas sur mes intentions, je suis vieux, vous êtes jeune et belle, (pardon, Fernand, je vous rapporte les paroles de M. Jefferson) je vous demande seulement de daigner

être pour moi ce que vous étiez pour Mme de Surval, une amie... une fille... rien de plus. Mais comme la position de dame de compagnie auprès d'un homme, si âgé qu'il soit, ne saurait convenir à votre dignité, faites-moi l'honneur, madame, d'accepter ma main... » Et voilà l'homme contre lequel on ne rougit pas d'imaginer d'infâmes calomnies ! — ajouta madame Jefferson d'une voix altérée en portant son mouchoir à ses yeux, de nouveau baignés de larmes.

L'émotion navrante de Césarine, la dignité des termes dans lesquels, selon son récit, M. Jefferson avait demandé sa main, tout me persuadait de la fausseté des accusations portées contre lui par M. Godefroid. A moins que Césarine, aveuglée sur la réalité, poussant la reconnaissance ou le respect humain jusqu'à une sorte d'héroïsme, ne regardât comme un devoir de défendre, même par le mensonge, la mémoire de l'homme dont elle portait le nom, si justement attaquée que fût cette mémoire, je repris :

— Les nobles paroles que vous venez de me rapporter, Césarine, sont, ainsi que vous me l'avez dit, la meilleure réponse à une calomnie dont je regrette de m'être fait l'écho ; l'on ne pouvait, en effet, montrer plus de délicatesse et de générosité que n'en a montré M. Jefferson dans cette circonstance.

CÉSARINE. — Il a tenu sa promesse, mon ami ; jusqu'au jour où j'ai eu le malheur de le perdre, il a été pour moi un père... le plus tendre des pères.

MOI. — Rien qu'un père pour vous, malgré votre beauté ?... malgré votre jeunesse ?

CÉSARINE. — Je vous aimais toujours, Fernand... tout autre mariage que celui-là eût été pour moi impossible... Je n'étais que la fille de M. Jefferson... la plus respectueuse, la plus dévouée des filles... mais mon cœur était à vous !

Mon ravissement fut extrême en entendant ces mots de Mme Jefferson ; il m'était si doux d'y croire !

— Ah ! m'écriai-je enivré, mon cœur aussi, malgré bien des égarements, est resté tout à toi, Césarine !

— Mon Fernand — reprit-elle avec un sourire et un regard enchanteur — de grâce, ne troublez pas ma mémoire par de si tendres paroles ; permettez-moi d'achever le récit du passé... c'est avec bonheur que nous parlerons du présent.

La mort de Mme de Surval me laissait de modestes ressources, l'avenir m'inquiétait. J'avais

pu de mon côté apprécier, depuis longtemps, l'élevation du caractère de M. Jefferson. Les conditions du mariage qu'il me proposait me mettaient de vivre de votre souvenir, Fernand... et cela sans honte, sans remords ; car, quoi qu'il pût arriver, j'étais résolue de ne vous revoir jamais ; j'épousai donc M. Jefferson.

MOI. — Après cette union, vous êtes venus en France ?... A Paris ?

CÉSARINE. — M. Jefferson crut m'être agréable en me proposant ce voyage, mais ce voyage je le désirais... et je le craignais à la fois.

MOI. — Pourquoi cela ?

CÉSARINE. — Vous habitiez la France, Fernand...

MOI. — Ainsi, vous craigniez de vous rapprocher de moi ?

CÉSARINE. — Oui, mon cœur vous appartenait, mais je n'étais plus libre, et j'aurais regardé comme un crime aux yeux de Dieu, comme une infamie à mes propres yeux, de tromper mon mari... Ce que je vous dis vous étonne, mon ami ? Il vous paraît étrange qu'après avoir indignement trompé Hyacinthe, cet ange de bonté, je me sois fermement résolue de rester fidèle à M. Jefferson ? C'est que maintenant je suis chrétienne. Tenez, mon Fernand, je vous aime, oh ! je vous aime, voyez-vous, comme jamais femme n'a aimé ! Mon amour a survécu aux chagrins, à notre séparation, aux années... et pourtant, si je vous avais revu lors de mon voyage à Paris, avec M. Jefferson, je serais morte plutôt que de trahir mes devoirs. Heureusement, peu de temps après notre arrivée en France, j'appris votre mariage ; j'en ressentis d'abord une douleur poignante, presque désespérée ; puis j'élevai mon âme à Dieu, et je priai pour vous, mon ami, je priai aussi pour celle-là qui, plus heureuse que moi, vous consacrait sa vie !

MOI. — Oh ! Césarine, que d'amour ! que d'amour ! que faire pour m'en rendre digne ?

CÉSARINE. — Vous laisser adorer... mon Fernand...

Jamais je n'oublierai l'accent, le regard de Mme Jefferson en prononçant ces derniers mots. Je me jetai à ses pieds ; mais faisant un violent effort sur elle-même, elle me repoussa d'une main tremblante, se dégagea de nouveau de mes bras, et me dit avec émotion en me montrant d'un geste l'image du Christ :

— Ah ! Fernand, oubliez-vous devant qui nous sommes ?

— Je me rassis loin d'elle en appuyant sur

ma main mon front brûlant. Césarine, non moins troublée que moi, gardait le silence ; enfin, au bout de quelques instants, elle reprit, d'une voix d'abord altérée, mais qui se raffermait peu à peu :

CÉSARINE. — Mon ami, permettez-moi d'achever mon récit. M. Jefferson et moi, nous passâmes dix-huit mois à Paris ; il se plut à m'environner de tous les prestiges de l'opulence ; à nos fêtes somptueuses accourait la plus brillante société de Paris, et de ces fêtes je m'amusais comme d'un vain spectacle ; vous ne pouviez pas être là, Fernand, pour leur donner l'attrait qui, à mes yeux, leur manquait... Au bout de dix-huit mois, de graves intérêts rappellèrent mon mari aux Etats-Unis ; la mauvaise foi d'un ami qu'il croyait éprouvé lui causa un chagrin violent ; un pénible voyage qu'il fut obligé de faire dans le sud de l'Amérique, où je l'accompagnai, porta une atteinte mortelle à sa santé ; je le ramenai à New-York, et là... je le perdus... Ses derniers moments furent exemplaires comme sa vie : il mourut en homme de bien... en chrétien... lui... si indignement calomnié auprès de vous ! Pardon, mon ami — ajouta Césarine, ne pouvant retenir ses larmes — pardon... si je pleure à ce souvenir... ou plutôt vous comprendrez mon attendrissement. Hélas ! cet homme excellent s'était montré pour moi, jusqu'à la fin, si tendre... si dévoué, si bon !... il m'entourait d'une sollicitude paternelle, et son unique occupation était mon bonheur !

MOI. — Ah ! Césarine... vos larmes me touchent, elles me prouvent la noblesse de votre cœur.

CÉSARINE. — Après la mort de M. Jefferson, le soin de quelques intérêts me retint assez longtemps aux Etats-Unis, puis je revins en France ; il y a environ deux mois de cela. J'appris alors, Fernand... votre veuvage... j'appris aussi que, rentrant dans le monde, plus brillant, plus recherché que jamais, vous étiez parti pour un voyage en Suisse, où vous accompagniez une des femmes les plus charmantes et les plus à la mode de Paris.

MOI. — C'est vrai... mais...

CÉSARINE. — Laissez-moi achever, je vous prie, ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mon ami. Plus qu'à toute autre le passé me commande l'indulgence... Désormais, libre de mes actions, je me suis dit ceci : « J'épouserai Fernand, s'il m'aime encore, sinon je finirai mes jours dans une maison religieuse... »

MOI. — Vous, Césarine ?

CÉSARINE. — D'où vient votre surprise? Ne vous ai-je pas dit, mon ami, que grâce à Dieu j'avais jusqu'ici trouvé dans la religion d'ineffables consolations?

MOI. — Sans doute... mais à votre âge, belle comme vous l'êtes, vous ensevelir dans un cloître?

CÉSARINE. — A quoi bon ma beauté si vous ne m'aimez plus, Fernand? Qu'est-ce que le monde sans vous? Ne serait-il pas à mes yeux peuplé d'indifférents? Et puis, si vous saviez combien la foi est douce aux cœurs affligés! avec quelle céleste générosité Dieu nous récompense de reporter vers lui l'ardent et périssable amour que nous inspire sa créature... Ah! mon ami, félicitez-moi! Quel que soit mon sort, il sera digne d'envie... Si mes dernières espérances ne sont pas exaucées, s'il me faut renoncer à être votre femme... je serai l'épouse du Seigneur, et cet amour-là... dure l'éternité!!!

Mme Jefferson prononça ces mots avec une sorte d'ardeur mystique, en levant ses beaux yeux vers le Christ; leur expression de pieuse langueur me rendit presque jaloux, et je m'écriai, cédant à un entraînement involontaire :

— Césarine... tu m'aimes! tu me l'as dit!!! Oh! tu seras à moi! tu seras ma femme... promets-le-moi! jure-le-moi!

CÉSARINE. — Oh! mon Fernand, si je vous pouvais croire?

MOI. — Quoi... tu doutes encore!

CÉSARINE. — Non, je ne doute pas de vos paroles, mon ami, non, je ne veux pas en douter! Cependant, avant d'engager à jamais notre destinée l'un à l'autre, recueillons-nous et laissez-moi vous expliquer d'abord la cause de ma présence dans cette maison voisine de la votre...

MOI. — Où vous vous rendiez presque chaque jour...

CÉSARINE. — Qui vous l'a dit?

MOI. — Je le sais.

CÉSARINE. — Eh bien! oui, Fernand, chaque jour, depuis votre arrivée de voyage, je venais dans cette maison; savez-vous pourquoi? C'était, non pour vous épier basement, j'en prends Dieu à témoin! mais afin de juger par moi-même de votre vie intime... Oh! ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, mon ami! ma piété n'a rien d'acérbe et d'intolérant! si elle me commande la rigueur envers moi-même, elle me commande l'indulgence envers autrui. Vous êtes jeune, mon ami, vous cédez aux passions de votre âge; je devais m'attendre à voir

chez vous peut-être une maîtresse... là n'était pas ma crainte; ce que je redoutais... pardonnez-moi cet injuste soupçon... ce que je redoutais, c'était de vous surprendre livré à l'orgie... à ces dégradants plaisirs qui avilissent l'âme et la flétrissent à jamais. Grâce à Dieu, mes appréhensions étaient vaines : mieux que cela, en étudiant attentivement votre physionomie durant vos promenades du matin dans votre jardin... plus d'une fois j'ai cru remarquer sur vos traits une sorte de douloureux accablement. Une fois, entre autres, je vous ai vu vous asseoir sur un banc, non loin de la fenêtre d'où je vous regardais; vous vous croyiez seul... inaperçu... vous avez pleuré, mon Fernand!

MOI. — C'est vrai... il y a de cela quelques jours.

CÉSARINE. — Mon ami, ne me croyez pas méchante! Et cependant je voyais couler vos larmes avec une sorte de plaisir. « Malgré ses brillants succès, malgré le luxe qui l'environne, mon Fernand n'est pas heureux, me disais-je, il regrette ou il désire un bonheur autre que celui dont il jouit; ces plaisirs éphémères et factices auxquels il se livre avec tant d'ardeur ne satisfont pas son âme... il souffre... Quelle félicité pour moi, si j'avais le secret de sa guérison! »

MOI. — Oh! tu m'aimes! tu m'aimes!

CÉSARINE. — Autant qu'une femme puisse aimer! Je me plais à vous le répéter, mon Fernand! Mais l'amour vrai n'est ni aveugle ni égoïste, et lorsqu'il a pour but unique un engagement aussi saint que celui du mariage... Mais pardon...

MOI. — Que voulez-vous dire?

CÉSARINE. — Vous me croyez peut-être plus dévote que pieuse, mon ami?... et cependant la différence est grande...

MOI. — Si vous saviez combien, au contraire, je suis profondément touché de cette piété douce et sincère qui se traduit à chacune de vos paroles. Hélas! si ma première femme avait eu conscience de ses devoirs religieux et de ceux qu'ils imposent, beaucoup de chagrins lui eussent été, ainsi qu'à moi, épargnés. Par malheur, ma femme s'en tenait machinalement aux pratiques extérieures... la foi lui manquant...

CÉSARINE. — Plaignons-la, mon ami, plaignons-la doublement, pour elle et pour vous! croyez-le, de sa jeunesse, Dieu aura eu pitié dans sa miséricorde infinie! Mais en deux mots je termine : je vous disais donc que, résolue, si vous m'aimiez encore et si mon offre vous convenait,

d'unir mon sort au vôtre, je voulais toutefois, avant de prendre une décision, m'assurer des garanties que vous pourriez m'offrir pour notre bonheur commun; voilà pourquoi, à votre insu, je le croyais du moins, je venais chaque jour me renseigner par moi-même sur votre vie intime...

MOI. — Et ces renseignements?

CÉSARINE. — Est-ce que, s'ils ne me donnaient pas une espérance certaine pour l'avenir... je vous aurais avoué, Fernand, que je vous aimais encore?

MOI. — Oh! Césarine! redis-le encore ce mot enchanteur... tu m'aimes...

CÉSARINE. — Oui, oui, et de cet amour je suis fière, et pour vous et pour moi... Il est presque l'excuse de notre faute passée, puisqu'il a survécu à l'absence, aux années, au remords, au repentir! Maintenant, mon ami, décidez... j'obéirai; notre sort est entre vos mains, prononcez!... qu'aucune considération en ce qui me touche ne vous arrête... Voici, en deux mots, ma position : Je ne saurais plus être votre maîtresse... mes principes religieux me défendraient contre tout entraînement... je ne puis être que votre femme... sinon... je me retire dans un couvent. Ainsi, quelle que soit votre résolution, mon sort est digne d'envie : ou je me donne à Dieu, ou je me donne à vous... Le mariage nous offre, ce me semble, de grandes chances de bonheur; nous nous connaissons, nous savons qui nous sommes; nous n'aurons donc pas, comme ceux-là qui se marient presque inconnus l'un à l'autre, à craindre ces surprises, ces désenchantements d'une si funeste influence pour l'avenir. Ainsi, mon ami, prononcez... Hier, malgré votre désir et le mien, j'ai remis à aujourd'hui notre entrevue; je voulais vous laisser réfléchir à loisir sur ces mots qui résument notre situation et qui ont été presque les premiers prononcés par moi : *Fernand, je suis veuve!*

IX.

Mme Jefferson, en résumant notre situation par les mots : Mon Fernand, je suis veuve! rappelait à ma pensée que le moment critique était enfin venu. L'enivrement croissant que me causait la beauté de Césarine, ma surprise de la retrouver si pieuse, et de l'entendre m'affirmer, avec un irrésistible accent de sincérité, que M. Jefferson, indignement calomnié, était un homme de bien, tout m'avait fait oublier la question positive de ce mariage; en un mot, la question d'ar-

gent, que Césarine, par oubli ou à dessein, laissait complètement de côté; je me souvenais seulement, non sans anxiété, qu'elle venait de dire, dans le cours de l'entretien, « que la découverte d'un indigne abus de confiance avait frappé presque mortellement M. Jefferson, rappelé aux Etats-Unis par de graves intérêts. » Sa fortune avait-elle été compromise par cet abus de confiance? Je l'ignorais et je ne pouvais, en ce moment, éclaircir mes doutes à ce sujet; il me fallait donc à l'instant même, déclarer à Césarine s'il me convenait ou non de l'épouser; aucun échappatoire ne me restait. Elle venait de me raconter le passé, je devais la croire, ou, si je la soupçonnais de mensonge, m'éloigner d'elle à jamais.

Ces réflexions, si rapides qu'elles se présentassent à ma pensée, m'obligèrent à garder quelques moments le silence; silence réfléchi, concevable d'ailleurs, lorsqu'il s'agit d'un engagement si grave. Soudain je crus possible, sans pour cela sortir de la délicate réserve que m'imposaient les circonstances, de trouver le moyen d'amener Mme Jefferson à s'expliquer sur l'état de sa fortune. Prolongeant alors volontairement mon silence, j'attendis qu'elle m'adressât la parole, ce qu'elle fit au bout de quelques instants, me disant d'un air surpris et inquiet :

— Fernand, vous ne me répondez pas?

MOI. — Ah! Césarine, une pensée poignante m'est tout-à-coup venue et m'effraie.

CÉSARINE. — Que voulez-vous dire?

MOI. — Je me laissais aller au charme de vous entendre, de vous regarder... Absorbé par le souvenir et l'espérance, j'oubliais les réalités de la vie. Hélas! ces réalités sont, je le crains, un obstacle insurmontable à notre mariage.

CÉSARINE. — Grand Dieu!... Ah! je me croyais plus forte contre un coup si imprévu!

Mme Jefferson, en s'exprimant ainsi, pâlit; sa voix s'altéra, et elle leva tristement ses yeux remplis de larmes vers l'image du Christ, en murmurant :

— Seigneur! Seigneur! vous, l'ami, le consolateur des affligés, ne m'abandonnez pas dans ce moment suprême; donnez-moi le courage de renoncer à ma dernière illusion.

Il m'est impossible de rendre l'expression de résignation désespérée qui se peignit soudain sur les traits enchanteurs de Mme Jefferson, bientôt baignés de larmes. Profondément ému, je me mis à genoux près d'elle; je pris ses mains dans les miennes : je les trouvai froides.